

« La société veut faire disparaître les porteuses de trisomie 21 »

Milo Rau réinterprète « Les 120 journées de Sodome » avec des acteurs porteurs de handicap pour dénoncer les « dérives fascistes » de notre société individualiste. Ou comment soulever une douloureuse question éthique avec une grosse dose de provocation. A Liège, Bruxelles et Gand.

ENTRETIEN

CATHERINE MAKEREEL

Milo Rau est la définition même de l'agitateur. Le metteur en scène suisse allemand exploite et entretient les polémiques sociales comme le fabricant de kéfir fait fermenter son stock de levures et bactéries pour alimenter un jus qui pique la bouche. Ancien directeur du NTGent, aujourd'hui à la tête des Wiener Festwochen (festival viennois), Milo Rau agite, agite, agite. Sans cesse, l'artiste secoue des sujets hautement sensibles : l'affaire Dutroux (*Five Easy Pieces*), le meurtre homophobe d'Ihsane Jarfi (*La Reprise*), l'euthanasie (*Grief and Beauty*), le suicide collectif (*Famille*). Inlassablement, il creuse au cœur de drames déchirants, explore les pulsions humaines les plus inavouables, repousse les limites de ce que la scène peut porter. Inlassablement, il provoque, évoluant souvent sur un fil précaire entre art et voyeurisme.

Sa nouvelle création, *La Dernière Génération* ou *Les 120 journées de Sodome*, ne fait pas exception à la règle. Il s'empare des écrits de Sade et de deux grands films de Pasolini (*Salò* ou *les 120 journées de Sodome* et *L'Évangile selon saint Matthieu*) pour faire jouer le Théâtre Stap, une troupe d'acteurs et actrices porteurs de handicap mental et de trisomie 21. Fidèle à sa méthode – mélanger des acteurs professionnels et des acteurs de « la vraie vie », porte-parole de leur propre histoire, comme il l'a fait récemment dans *Antigone en Amazonie* avec les activistes du mouvement des Sans-Terre au Brésil –, Milo Rau interroge notre société post-moderne obsédée par la perfection des êtres, et celle des corps. Mettant en scène des acteurs qui témoignent de leurs expériences tout en perpétrant les rituels sadiques, tortures, mutilations, viols et meurtres que pratiquent les personnages de Pasolini à *Salò*, où se sont retranchés les représentants d'un régime fasciste alors en pleine déliquescence, l'artiste interroge la violence de notre monde individualiste, notre rapport à la normalité et « les dérives fascistes » d'une société de consommation qui exclut celles et ceux qu'elle juge imparfaits. Faisant le lien avec la libéralisation de tests prénataux non intrusifs (NIP Tests) qui, selon Milo Rau, impliquent qu'en Belgique, « 95 % des cas de diagnostic positif à la trisomie 21 conduisent à un avortement » (un chiffre contestable, lire ci-contre), la pièce pose un certain nombre de questions éthiques, que nous avons parcourues avec le créateur boutefeu.

Pourquoi créer à partir de *Salò* ou *les 120 journées de Sodome* ?

Au départ, il y a une demande du Théâtre Hora (troupe suisse composée d'acteurs porteurs de handicap mental, NDLR) pour travailler avec moi. À l'époque, en 2015, j'avais un blog où j'écrivais beaucoup sur des films, notamment sur Pasolini. Quand j'ai regardé avec eux *L'Évangile selon saint Matthieu* de Pasolini, ils ont commencé à pleurer parce qu'ils ont compris. C'est un film très ennuyant que les adultes trouvent souvent trop lent. Mais eux, ils ont pleuré, ils l'ont compris. C'était intéressant de voir le film à travers leurs yeux. Et c'est là qu'arrive le mélange avec *Les 120 journées de Sodome*. Ce film, assez extrême, je l'ai vu quand j'avais 18 ans. Même si c'est un film en costumes et qui se joue à *Salò*, pour moi, c'était très réel, je me suis dit que ça se passait tous les jours. Le film nous dit quelque chose de l'extermination d'un monde. Chez Pasolini, c'est la disparition d'un monde archaïque, d'une Italie prolétarienne tuée par les fascistes et le consumérisme. On voit dans ce film que le fascisme peut prendre différents vi-

sages.

Mais vous vous en emparez pour parler d'une autre éradication ?

Quand j'étais enfant, je voyais des personnes porteuses de trisomie régulièrement. Elles étaient dans mon village, à l'école. Aujourd'hui, à l'école de mes filles, il n'y en a plus. Elles ont disparu. On ne les voit plus dans les rues. En regardant les chiffres – qui sont les mêmes en Suisse et en Belgique –, on constate la libéralisation des NIP tests. Il y a clairement une sorte de pression de la société pour ne pas avoir ces enfants même si, évidemment, ce n'est jamais explicite. Une personne qui a accès à ce test décide à plus de 95 % de ne pas avoir l'enfant (NDLR : lire nos précisions ci-contre). Alors même qu'ils sont en train d'être la dernière génération, les acteurs du Théâtre Hora ont reçu des prix. Et celle qui jouait Jésus a reçu le prix de la meilleure actrice germanophone. Pour la qualité de son jeu mais aussi pour défendre une certaine diversité. De la même manière, Gitte Wens (à l'affiche de la version belge de la pièce, NDLR) joue dans la série *Down the road* (diffusée sur la VRT, NDLR).

Quand elle marche dans la rue, c'est une star, les gens lui disent : « Waow, tu es dans *Down the road* » et en même temps, la société veut faire disparaître ces enfants. Mon agent de presse a fait une recherche et, l'année dernière, il y a eu moins de vingt naissances de personnes porteuses de trisomie 21 en Belgique. C'est rien, c'est fini.

Vous allez jusqu'à poser la question : sommes-nous les nouveaux fascistes ?

C'est la même société qui donne des prix et qui va tuer ces personnes. C'est un fascisme non déclaré et c'est une double pensée que l'on retrouve sur d'autres sujets. Quand j'ai fait un projet sur le Congo ou sur le travail d'esclavage en Italie, tout cela existe en même temps que circule une tout autre idéologie. Le fascisme, c'est une logique d'exclusion d'un certain groupe de personnes dans une idée de vie pure, de langue pure, de mode de vie très civilisé. On va exclure les Congolais. On va exclure les personnes porteuses de trisomie 21. On va exclure peut-être le futur parce qu'on le détruit jour après jour. C'est une autre forme de fascisme. Tous les gouvernements européens ont fait un deal pour fermer les frontières en prétextant que la démographie en Afrique est telle, que le chaos au Moyen-Orient est tel, que si on ne ferme pas les frontières, on ne va pas survivre. On fait cela et en même temps, on parle de créer une société diversifiée. J'ai parfois l'impression que la droite dit la vérité sur nos actes. Quand on ferme les frontières de l'Union européenne et qu'on laisse mourir les gens dans la Méditerranée – ce qui se fait maintenant, de la social-démocratie jusqu'à l'extrême droite –, l'extrême droite dit « oui, c'est ce qu'on fait » quand les autres disent « non, on est obligé de le faire mais on n'aime pas ça ». Où est la différence ?

C'est cette violence que vous entendez dénoncer dans une pièce où des acteurs professionnels et des acteurs du Thea-

ter Stap reproduisent toutes sortes de rituels sadiques et d'abus ?

Quand on travaille avec des acteurs handicapés, il y a toute une théorie sur les meilleures façons de travailler avec eux pour que personne ne soit blessé, mentalement, et en même temps, on sait que dans certaines institutions, il y a des abus, des viols. Ceux qui sont au Théâtre Stap sont heureux, mais beaucoup d'autres sont exposés à une grande violence et les possibilités de liberté sont très limitées. Mais dans le spectacle, à travers le témoignage de Jacqueline Bolen, il est question aussi de sa génération d'actrices. Elle ne donne pas de nom mais au Conservatoire de Liège, c'était vraiment violent, avec beaucoup d'abus. C'est impressionnant comment cette génération s'est juste dit que c'était ça, le théâtre.



Il y a une différence entre avorter tout court et l'avortement parce qu'on sait qu'on ne veut pas cette sorte d'enfant. C'est une différence assez fondamentale. Si on était vraiment libre, il y aurait des institutions pour nous aider



la droite s'est approprié le vitalisme. Selon moi, si la liberté d'une civilisation se tourne contre la possible diversité de la vie, il y a aussi quelque chose de faux là-dedans. Si la droite s'est approprié une question morale, ça ne veut pas dire que cette question morale n'existe pas. C'est un peu la problématique d'Oppenheimer : on a une technologie, mais comment on utilise cette technologie ?

C'est plus qu'une question éthique. On n'aborde pas cela comme on dénonce le capitalisme par exemple. Derrière ces questions, il y a des souffrances individuelles, des dilemmes de conscience...

Bien sûr, et nous abordons cela à travers le monologue d'un père, interprété par Koen de Sutter. Il parle justement de ce douloureux dilemme. Le problème, c'est

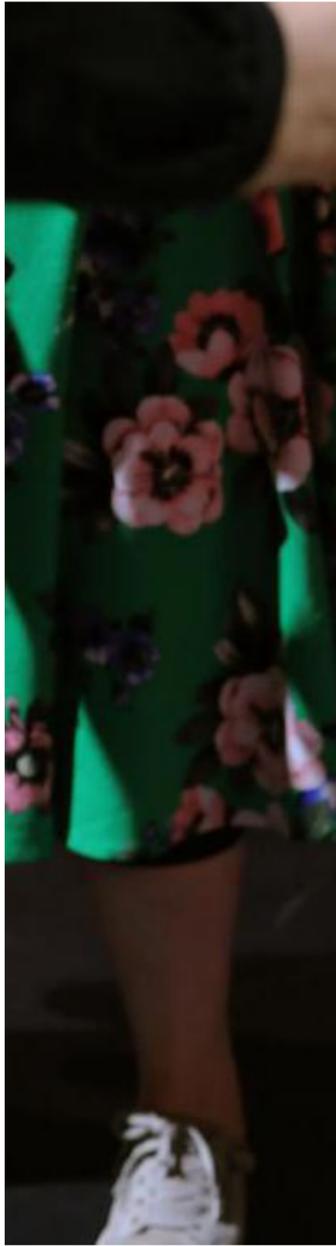
que la société fait peser cela sur l'individu. Avec le libéralisme, c'est vous ou moi qui devons endosser la douleur, le jugement moral, le problème éthique, le traumatisme. Il y a une sorte de balance tragique entre ceux qui tuent et ceux qui sont tués. J'ai deux enfants et, avec ma compagne, nous n'avons pas fait le test parce qu'on ne voulait pas être dans ce dilemme. On ne voulait pas savoir et on a juste espéré. Je suis presque sûr que si je faisais le test, et que je savais que j'allais avoir un enfant porteur de trisomie 21, je déciderais de pas avoir cet enfant. Je peux vraiment comprendre qu'on prenne cette décision. Et ce serait aussi un jugement fasciste de considérer cela comme une faute.

Comment ne pas faire l'amalgame avec les discours des prolifères aux États-Unis ? Comment ne pas flirter avec la ligne de pays comme la Pologne où l'avortement est interdit, même en cas de malformation du fœtus ?

Je pose simplement une réalité : avec le NIP test, on est en train de faire disparaître la trisomie 21. Ils vont maintenant élargir le test et après, vous verrez que quelqu'un qui a un œil un peu fermé... On est en train d'aller assez loin. C'est ce qui se passe en Europe de l'Ouest avec une idéologie adaptée du libéralisme. Alors que, dans les années 30-40, c'était une idéologie adaptée de ce qu'on appelle aujourd'hui fascisme, ou biologisme, ou racisme. Il y a une différence entre avorter tout court – d'ailleurs, moi, j'ai avorté quand j'avais 22 ans. Ma copine attendait un enfant mais c'était la fin de notre relation et c'était clair qu'on ne voulait pas cet enfant – et l'avortement parce qu'on sait qu'on ne veut pas cette sorte d'enfant. C'est une différence assez fondamentale. Si on était vraiment libre, il y aurait des institutions pour nous aider. On ne tuerait pas ces personnes parce qu'on pourrait survivre sans se dire que ça va nous affaiblir.

Comment préserver la dignité de ces acteurs que vous exposez à des gestes extrêmes ?

Je compte beaucoup sur leur professionnalisme et le professionnalisme de leurs accompagnateurs, Ingrid et Bart, qui travaillent avec eux depuis quinze ans. Après, il y a la production – et c'est toujours comme ça dans le théâtre – d'images horribles qui, pour ceux qui les jouent, ne sont pas horribles justement parce qu'ils les produisent. Quand j'ai travaillé avec des enfants pour *Five Easy Pieces* (sur l'affaire Dutroux, NDLR), j'ai



La pièce évoque la République de *Salò*, où se sont retranchés les représentants d'un régime fasciste alors en pleine déliquescence. © GOLDO.

